

CHRONIQUES VRAIES

CHEZ LE MIKADO

L'empereur du Japon n'a pas, semble-t-il, une foi absolue dans la conscience de ses médecins.

Naguère, on parlait devant lui des médecins d'Europe et des émoluments qu'ils reçoivent; il répondit :

— Mon système, à moi, est beaucoup plus simple. Quatre médecins sont attachés à ma personne et reçoivent pour cela une certaine somme chaque semaine. Seulement, dès que je tombe malade, je leur supprime leur traitement jusqu'à ce que je sois rétabli; inutile de vous dire que je suis bien soigné et généralement bien vite guéri.

Le Mikado ne manque pas d'ingéniosité, mais il est bien méprisant pour la Faculté.

LES REPUBLICAINS

On trouve dans le sud de l'Afrique un petit oiseau qu'on appelle le "républicain".

Il doit son nom à son habitude de vivre en communauté avec une grande quantité de ses semblables.

Les républicains ont une manière à eux de construire leur nid. Ils le disposent en forme de parapluie autour du tronc d'un arbre. Le bord du parapluie est percé d'une multitude d'ouvertures qui se prolongent en galeries dans l'intérieur.

Ce vaste nid sert d'abri à une colonie de 800 à 1,000 républicains.

Sa forme offre à ses habitants une sécurité très grande contre les attaques des multiples animaux qui pullulent dans la forêt.

Il est à remarquer, en effet, que le dessus est un plan incliné sur lequel les ennemis glissent. Ils sont jetés à terre.

Par en-dessous, le parapluie est également inaccessible à tous les quadrupèdes.

Seul un oiseau pourrait arriver jusqu'aux ouvertures, mais, à moins de n'être pas plus grand que les républicains eux-mêmes, il ne pourrait pénétrer dans l'intérieur.

Grâce à leur union et à leur instinct merveilleux, les républicains se perpétuent au milieu des terribles ennemis dont ils sont entourés.



Un curieux nid

UN ENFANT-LOUP

Dans une forêt de la Sibérie, vivait une pauvre famille de bûcherons, composée du père, de la mère et d'un tout jeune enfant. Un jour, les parents laissèrent leur fils dans la chaumière pour faire la chasse à un ours qu'ils avaient vu rôder dans leur voisinage. Le malheur voulut qu'au moment où ils traversaient une rivière gelée, la glace cédât sous leur poids, et qu'ils se noyassent. L'enfant restait seul, abandonné à lui-même, loin de toute habitation. Il eût péri bientôt, lui aussi, sans l'instinct de la conservation que possède l'homme, même à l'âge le plus tendre. Ayant vainement attendu ses parents, il finit par sortir de la cabane, poussé par la faim. Trop jeune pour se tenir debout, il rampait à quatre pattes. Toujours conduit par son instinct, il déterra quelques racines, qu'il porta à sa bouche et dont il suçait le suc. Il trouva aussi à se désaltérer dans un petit courant d'eau



qui coulait tout près de là. La nuit, il rentra à la cabane et s'endormit d'un profond sommeil. Le lendemain et les jours suivants, il recommença les mêmes opérations et finit par s'habituer à cette vie primitive.

Il grandit ainsi à l'état sauvage. Habitué à se mouvoir à quatre pattes, il continua à marcher de cette manière. Il acquit rapidement une telle agilité qu'il pouvait rivaliser de vitesse avec les animaux. Sa force se développa également, au point qu'il osa bientôt affronter des loups. Il les combattait sans autres armes que ses bras et ses dents, et les terrassait avec aisance. Des voyageurs ayant signalé à l'autorité civile l'existence de cet être étrange, on organisa une battue, et on le captura non sans difficulté, car il ne paraissait nullement disposé à changer sa manière de vivre.

On a constaté que la peau de ses genoux et celle de la paume de ses mains est devenue d'une dureté comparable à celle du cuir le plus épais. Les ongles sont longs et acérés.

L'enfant-loup, comme on l'appelle, a été recueilli par des savants qui essayent de le civiliser. La chose n'est pas facile, car il semble regretter sa liberté. Son intelligence, qui n'a jamais été cultivée, est, paraît-il, très lente à se développer.

TRUC DE PUBLICISTE

Oh! ces Américains, quels bluffeurs! Un publiciste des Etats-Unis avait écrit dans son journal: "J'ai été tendrement embrassé ce matin par une des plus jolies dames mariées de la ville. Je donnerai son nom dans l'un des plus prochains numéros."

Et tous les amateurs de scandales se hâtèrent d'acheter le journal jusqu'au jour où devait

paraître le numéro sensationnel où se lisait cette révélation, aussi piquante qu'inattendue:

"La dame dont il s'agit n'était autre que mon épouse légitime."

FERDINAND DE LESSEPS ET LA SUPERSTITION

Le comte Ferdinand de Lesseps, le grand ingénieur auquel le monde doit le percement de l'isthme de Suez, manifesta toujours un mépris profond pour toute superstition. Il disait qu'il fallait la détruire dans les nations civilisées et se moquer ouvertement de toutes les petites pratiques superstitieuses, qui ne sont qu'ignorance et faiblesse d'esprit, ajoutait-il.

Cependant, Mme de Lesseps était fort superstitieuse, et ce travers n'était pas sans causer, parfois, de petites discussions entre elle et son mari. Un jour que le comte de Lesseps recevait plusieurs amis à déjeuner, la femme de chambre servant le café laissa tomber à terre une magnifique tasse en porcelaine de Saxe, qui se brisa en mille morceaux.

— Ah! s'exclama la comtesse, quel malheur! Et certainement celle-ci ne sera pas la seule. On en cassera deux de plus. C'est toujours ainsi.

— Vraiment? répliqua le comte, qui avait maintes fois essayé d'arracher cette superstition de l'esprit de sa femme.

— Oh! j'en suis sûr!

— Eh bien! il faut en finir dès à présent et couronner tous vos malheurs à la fois, dit Ferdinand de Lesseps. Et, saisissant deux tasses, il les brisa l'une contre l'autre.

Le désappointement de la comtesse prouva qu'elle n'était pas si superstitieuse qu'elle l'avait déclaré.

Les enfants de Lesseps conservèrent un souvenir inoubliable de cette leçon un peu dure, mais qui développa chez eux la haine de la superstition.



Et, saisissant deux tasses, il les brisa